f. 147-168

VICTOR COUSIN

5

Doctorat - 1880-1881.

1e rapport de Janet, j.- 1880
Rapport de Waddington.
1881 : lettres de Janet, Caro,
Waddington, Darmesteter,
J. Girard, Pécaut, etc.
Rapport de Himly.
Art. de Couat.

Rapport sur la thèse de 147
M. V. Egger. /.

Monsieur le doyen,

J'ai l'honneur de vous remettre la thèse fr. de M. V. E. dont vous m'avez confié l'examen. Cette thèse est digne à tous égards de l'impression et de la soutenance publique. Le sujet est neuf. Le travail de l'auteur est très personnel et dénote un esprit méditatif, pénétrant et parfois profond. L'érudition du sujet est curieuse et abondante. La langue est saine et sévère, mais trop abstraite, avec des mélanges inattendus d'expressions trop figurées. Les défauts du travail s'expliquent par les qualités mêmes: c'est un excès d'effort. Tout y est trop tendu, la pensée et le style; on le demande

quelquefois si les résultats sont
en proportion de l'échafaudage.
L'auteur paraît avoir trop
peur de la banalité. Il n'y
tombe jamais, mais en
revanche il manque un
peu d'aisance et de clarté.

[ni signé, ni
daté —
P. Janet —
fin juillet 1880]

A Monsieur Walton, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris.

4 Juin 1881

Monsieur le doyen,

Je viens d'achever la lecture de la thèse latine de M. Victor Egger dont vous avez bien voulu me confier l'examen en manuscrit.

Ce travail est intitulé : De fontibus Diogenis Laertii particulæ, de successionibus philosophorum, etc. Il témoigne de recherches sérieuses et approfondies et quoiqu'il n'embrasse qu'une faible partie des questions historiques et philosophiques que soulève l'étude de Diogène Laërte il traite le point spécial des

de manière non seulement à y jeter une vive lumière mais encore à édifier le lecteur sur la valeur du témoignage de Diogène en général. La partie la plus neuve de la thèse, à mon avis, est celle qui concerne Sotion. Les fragments sont analysés et interprétés avec une sagacité supérieure : c'est un morceau capital et qui fait honneur à son auteur. Il a montré que, s'il a eu devoir se borner pour le moment à une des questions que comprendrait une monographie complète sur Diogène de Laërte, il est maître en cette matière et capable de l'embrasser toute entière, au premier jour, avec une parfaite compétence. J'aurai soin de lui faire

paraîtra quelques critiques de peu d'importance sur des assertions de détail ou sur des inadvertances d'ailleurs très rares : car la thèse n'est pas seulement très bien pensée, elle est écrite d'un style très supérieur à celui de la plupart des thèses latines.

Je suis donc heureux, Monsieur le Doyen, de pouvoir vous signaler la thèse latine de mon ancien élève et ami M. Victor Egger comme tout à fait digne de votre visa

Ch. W.

Toulouse, 30 jt 1881 (reçue à Paris)

150

Mon cher ami,

C'est fâcheux, mais il faut nous résigner! Cette Sorbonne est bien lente et bien dure aux pauvres candidats!

Penjon, que j'ai vu hier, me dit avoir reçu une lettre de Mr Espinas qui lui écrit que vous pensez le voir nommer lui, Penjon, à Douai, d'ici peu. La suppléance de la chaire de Compayré sera ainsi vacante. Maître de conférences depuis trois ans à la porte de ladite chaire, et aux appointements dérisoires que vous savez (3000, 3600, 4000), je solliciterai tout naturellement sa

mercredi, qu'il peu brillante
qu'elle soit, dans l'espoir
que, d'ici à quelque temps,
Compagnie sera un député,
un recteur, ~~ou~~ professeur à
la Sorbonne, ou un collège de
France — ou ailleurs.
Avez-vous eu vent des intentions
de Mr Dumont à cet endroit!
Vous le connaissez particulièrement
— me dit Girard : a-t-il laissé
percer un dessein quelconque du
côté du Toulouse? — J'en
suis réduit à sollicitude de loin
et timidement les 4500 qu'on
allouait à Penjon! Et cela, sans
savoir même si on me les accordera.
— De Paris, je n'ai eu aucune
nouvelle. Évidemment nous
sommes réunis, avec Dejot, en novembre.
J'espère, au moins, qu'on ne nous
fera pas un grief de ce gare

151

nous ne sommes pas docteurs,
et que, dans les nominations
prochaines, on nous tiendra
pour tels ? — Et vous, que
demandez-vous ? Votre thèse
m'écrit — ou de Paris, est fort
remarquable. Je ne l'ai pas
même vue de loin. J'espère
que nous nous serrerons les
mains dans la cour de la
Sorbonne, et que nous échangerons
nos exemplaires. Je n'en ai
que deux à moi ; voilà
pourquoi je ne peux m'envoyer pas
un. C'est chose remise —

Bonnes amitiés compatriotiques
et à bientôt — J'irai certainement
vous voir à Paris — Votre

J. Mabilleau

6, place Montoulieu
Toulouse —

à partir du 5 août — à Niort (Deux-Sèvres)
rue Duguesclin —

Niort, Dimanche matin.
ce 1er août 1881

Mon cher ami, je vous remercie de votre bonne lettre, — quelle que soit la déception qu'elle m'apporte. Je vous avoue que je ne pensais pas que personne voulût aller chercher aussi loin une aussi maigre provende, — et que, par ce qu'on m'avait dit de ci et de là, j'espérais bien être mis en possession de cette suppléance. Je ne suis pas très-frappé de la justesse de la thèse qui consiste à nous anéantir tant que nous ne sommes pas Docteurs — et à compter pour rien nos services comme maîtres de conférences. Comment! voilà — vous, quatre ans, je crois, — moi, trois ans — que nous travaillons ici, avec un salaire dérisoire (3000 - 3600 - 4000), et nous nous verrons toujours préférer

le premier venu, docteur quelques mois avant nous! Ces services-là n'entreront jamais en ligne!
- Enfin, n'en parlons plus. La résignation est la première vertu des philosophes : nous avons lieu, vous et moi, de nous en souvenir!
- Je vous remercie du reste, mon cher Egger, d'avoir ~~[illegible]~~ fait ce cas qu'il faut des insinuations misanthropiques auxquelles vous faites allusion. Non seulement Mr Constans n'exigera pas que je sois nommé à Toulouse, mais Mr Constans ignore absolument ce que je puis désirer et ce à quoi je puis prétendre. Je ne lui écris jamais, je ne le vois pas davantage, et n'aurais d'ailleurs aucune action "électorale" sur lui. La dernière fois, j'avais chargé quelqu'un (qui devait devenir mon

beau-père) de porter ma demande au ministère. Je m'en suis repenti ensuite, car, si naturelle qu'il fût ~~de~~ cette démarche, (je ne pouvais aller moi-même à Paris) elle pouvait, aux yeux de gens prévenus, ressembler à un essai de pression. Cette fois, je me suis gardé de toute intervention, et n'ai mis personne en mouvement, ni les miens, ni les autres. Je crois qu'il est difficile de voir demande plus ~~normale~~ et ~~plus~~ modeste faite plus normalement et modestement. Si quelqu'un vous en reparle, je vous prie, mon cher Egger, au nom de notre bonne confraternité et amitié, de vouloir bien dire, en mon nom, que je ne songe point à me soustraire aux lois générales et que cette fois-ci, comme toutes les autres, je me bornerai à attendre et à subir la décision administrative.

– Je ne sais plus rien de ma thèse,

et n'ai pas trop envie d'insister pour obtenir de l'avance : les refus finissent par lasser ! — J'écrirai pourtant à M. Horquet, pour lui demander de vouloir bien, à titre de renseignement, me fixer une date définitive — et dès que j'aurai une réponse, je m'empresserai de vous la faire connaître.

— Merci encore de vos bons avis ; si vous apprenez quelque chose de nouveau, soit nous concernant tous deux, soit me concernant tout seul, ayez la bonté de m'en prévenir (toujours à Niort — qui sera mon centre.) En Septembre et octobre, j'irai à Paris et vous verrai, si vous y êtes.

Au revoir, mon cher ami, je vous serre bien affectueusement les mains

Léopold Mabilleau

1, rue Dingueschin

Niort (2 Sèvres)

vers 10 aout 81 154

Mon cher ami,

J'ai promis de vous tenir au courant des intentions de la Sorbonne à notre égard. voici ce que M. Longuet m'apprend ce matin par une lettre.

Je passerai définitivt le 4 novembre (Vendredi). Faites-en votre profit, s'il y a lieu. Il vous importerait de savoir qui a été placé le 27 ou 28 octobre, jour qui d'abord m'était destiné. Voyez de ce côté.

A part cela, je ne saisirai, ni ne m'occupe de rien. Faites-moi savoir ~~[illegible]~~ ce que vous apprendrez lorsque l'un ou l'autre ou tous deux,

et compte toujours à la
bonne et franche amitié
de votre dévoué

Léopold Mabilleau

Je suis ici avec ma mère
souffrante, aux Bains Richelieu
à La Rochelle. C'est là
que je vous prierai de
m'écrire si vous voulez
le faire - avant
le 1er septembre.

12 sept. 81 156

VICTOR COUR

Mon cher ami,

Je suis retenu au lit depuis huit jours par suite d'un anthrax très mal placé qui me condamne encore pendant au moins huit jours à l'immobilité. C'est vous dire que je ne suis pas très entraîné de m'occuper des affaires de la Société. Je ne pourrais d'ailleurs prendre aucune résolution sans avoir vu mes collègues; et quant aux difficultés matérielles, c'est

Barquet qui est le meilleur juge. Permettons donc cette affaire à plus tard; mais ce que je ne veux pas remettre, c'est de vous féliciter cordialement de l'avenir qui s'ouvre devant vous. La solidité et l'élévation de votre caractère vous rendent digne du bonheur domestique qui est le premier de tous.

Bien à vous de cœur.

Paul Janet

12 juin 1881.

à M. E. Egger

Vendredi 23 7bre.
1881

Cher Maître.

Je m'empresse de répondre à votre lettre qui après avoir couru le long des côtes de la Normandie après moi, est venue ce matin me rejoindre à Paris où je suis de retour depuis 36 heures.

Je suis heureux de voir que M. Marty Laveaux puisse poursuivre un enseignement où il réussit si bien. J'aurais été fâché de me substituer à lui, moi novice, à un homme qui a l'expérience de cet enseignement spécial d'un caractère si délicat. Et pour moi-même, les raisons qui m'avaient empêché d'accepter votre offre l'année dernière, étant aussi pressantes cette année, j'aurais été forcé vraisemblablement de faire à votre demande la réponse

que j'avais faite il y a dix mois. Vous voyez donc que tout est pour le mieux. Je ne vous en suis pas moins reconnaissante de l'attention délicate qui vous a inspiré cette lettre, et je vous prie d'en agréer mes remerciements sincères.

Hier, je vous ai adressé, avec la carte de félicitations de Madame Darmesteter et de moi pour le mariage de Mr votre fils, une brochure dont j'ai reçu les exemplaires à la veille de mon départ pour la mer, et que je n'avais pas eu le temps de vous envoyer. Veuillez en agréer le respectueux hommage.

Je serai très heureuse d'assister à la première partie de la soutenance de doctorat de Mr. votre fils. J'ai déjà lu entièrement une première fois la thèse, pour la déchiffrer; je me promets de la relire et de l'étudier à fond dans le

courant d'octobre. Le sujet m'intéresse vivement. J'y ai quelquefois réfléchi, car il touche de très-près à des études qui m'ont toujours attiré, la philosophie du langage. J'ai pu constater à une première lecture dans la thèse de M. Victor un rare talent d'analyse fine, délicate, subtile même. C'est l'oeuvre d'un esprit tout à fait distingué & original, fin, oeuvre finement ciselée. J'aurais plaisir à l'entendre en Sorbonne, & si c'est possible, à causer avec lui de sa thèse avant son doctorat.

A maintenant, cher Maître, veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués & présenter mes hommages à Madame Egger. Madame Darmesteter me charge de la rappeler à votre souvenir & à celui de Madame Egger

A. Darmesteter.

Forges les Bains, 25 oct. 1881

158

VICTOR COUSIN

Mon cher ami,

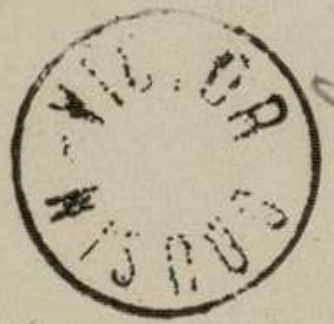
J'écris à Lorquet pour lui proposer le Vendredi 14 pour votre ~~Doctorat~~ J'accepte cette date pour ma part. Voyez Caro et Waddington pour ~~vo~~ savoir s'ils l'acceptent également.

Voyez aussi le dessin pour
la salle. Enfin arranger
cela. Je m'arrangerai
de mon côté pour être
prêt le 28.

Tout à vous

P. Janet

25 oct. 81



E. Caro

de l'Académie Française

et de l'Académie des Sciences morales et politiques

Regrette vivement les tentatives inutiles de M. Victor Egger, et lui propose de l'attendre mercredi matin à 9 heures

9, rue Chénard

26 oct. 81 160

Jeudi soir
6 heures

Mon cher Monsieur, nous jouons
à Colin-Maillard. Vous m'avez
dit que vous viendriez me voir à
l'Académie. Je ne vous y ai pas
vu, et quand je suis parti à
4 h ½ après la séance, on ne
m'avait pas remis votre carte. —
Je rentre ici et vous venez de
partir. Tout cela est une
perte de temps que je déplore.

J'accepte, pour ma part, la
date du 18 Novembre pour
votre doctorat. Si vous avez
quelque chose à me dire, vous
me trouverez aujourd'hui à
l'Institut samedi (à midi 1/2
à 1 heure 1/2 au moins).

Avec tous mes regrets

E. Cartan

161

Fontaine Daniel, près Mayenne
le 27 octobre 1881.

rép. 1er déc.

Mon cher ami,

Vous avez raison de compter sur moi pour le jour que vous désirez et qui d'ailleurs a déjà l'agrément de M. Janet, le plus intéressé après vous et moi dans la question de votre soutenance. Je prends bonne note de votre promesse de venir causer un matin avec moi de votre thèse française dont la lecture m'a vivement intéressé et dont la discussion promet à la Faculté

une bonne journée philosophique
dont parler de votre Diogène Laërce
que vous aiez encore amélioré
à l'impression.

Veuillez, mon cher ami, offrir
mes respectueuses salutations à
Mr Egger et à Madame Egger
et me croire toujours
Votre bien affectionnement
dévoué Ch. Waddington

162

Ma chère Maître,

Pourrez-vous venir causer un instant
avec moi demain matin mercredi ;
vers 9 heures ?

C'est une heure bien matinale,
mais c'est la seule, absolument,
dont je puisse disposer ces jours-ci.

Cordialement à vous,
E. Carry

Mardi, 6 déc. 81

Rapport Himly

Mardi 27 Dec 87

163

Chère Lucie

Buvez du lait, que dis-je, de l'ambroisie. Je copie pour vous une partie du rapport de M. Himly, celle où il parle en son nom de la soutenance ; je passe ce qu'il cite des rapports de MM. Waddington et Ganet, Victor les connait :

« La soutenance du Doctorat de M. Victor Egger qui a eu lieu le 9 Décembre a été une véritable fête pour la Sorbonne, moins encore à cause du nom du candidat quelque cher qu'il soit à la Faculté que grâce au mérite de ses deux thèses et à la manière remarquable dont il les a défendues.

La discussion orale a pleinement répondu aux espérances que la lecture des thèses avait permis de concevoir : elle a été de tout point excellente. La majeure partie de la Faculté y assistait heureuse de donner cette marque de sympathie à la fois au savant éminent dont l'enseignement honore depuis plus de quarante ans et au jeune

professeur qui porte si dignement un nom illustre ; mais l'argumentation proprement dite a été le fait de nos trois titulaires de philosophie, auxquels se sont adjoints M. Croiset pour la thèse latine et M. Darmesteter pour la thèse française. Tous, ils ont constaté, et avec eux leurs collègues et le public, que la soutenance de M. Egger était une des meilleures qu'on ait vu au doctorat de philosophie, où il y en a eu de si remarquables dans ces dernières années. La parole de M. Egger est, comme son style, ferme, correcte et ingénieuse ; il s'est défendu habilement, s'exprimant avec élégance, ne sortant jamais de la question, répondant aux objections avec sûreté et précision. Le ton était naturel, simple et distingué et témoignait d'un esprit éminemment honnête et sincère dont la conviction n'est pas de l'entêtement et qui sait faire la part aux objections, tout en ne cédant sur rien d'essentiel.

L'unanimité était de droit pour M. Victor Egger qui s'est montré égale-

ment propre aux travaux de l'érudition et de la spéculation philosophique et de plus tout à fait qualifié pour l'enseignement supérieur par son talent de parole : elle lui a été accordée par acclamation,

Signé Stemly.

J'en resterai là pour aujourd'hui, chère Lucie ; demain, courrier de mes nouvelles ou affaires. Je vous embrasse tendrement et suis heureuse de signer tout ce que je viens d'écrire,

Elisabeth Egger.

165

Art. Couat

M. Egger a soutenu, avec grand succès, devant la Faculté des lettres, ses thèses de docteur, dont l'une surtout : *la Parole intérieure*, est un ouvrage de très grand mérite.

Son père, le célèbre professeur, avait pris modestement place dans l'auditoire. Il a pris part ainsi au triomphe de son fils, qui ne peut aspirer à un plus grand succès que de se montrer en tout digne d'un tel père.

Gaulois

(J. Simon)

Une soutenance de Thèses à la Sorbonne.

M. Egger, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux, a soutenu ses thèses de doctorat devant la Faculté des lettres de Paris jeudi dernier, 9 décembre.

La thèse latine a pour titre, comme nous l'avions déjà annoncé : *Disputationis de fontibus Diogenis Laertii particulam de successionibus philosophorum fac. litt. par. prop. V. Egger.* Bordeaux, G. Gounouilhou, 1881.

L'auteur s'est appliqué à retrouver dans la compilation de Diogène Laerce les sources où celui-ci a dû puiser pour établir les successions des philosophes grecs. Cette recherche n'est d'ailleurs, comme le fait remarquer M. Egger, qu'un chapitre d'un travail d'ensemble qui reste encore à faire sur les sources de Diogène Laerce. Recherche délicate d'ailleurs et périlleuse à cause de la rareté et du vague des documents. Dans la première partie de son ouvrage, partie purement critique, M. Egger expose les différentes opinions des anciens sur la succession des écoles philosophiques; dans la seconde où l'interprétation des textes et l'hypothèse tiennent plus de place, il entreprend de démontrer que Diogène Laerce avait surtout mis à contribution les successions (Διαδοχαί) de Sotion, abrégées par Héraclide Lembus. Ecrite avec précision, par un auteur qui joint à la connaissance des textes un très grand souci de l'exactitude et une rare faculté d'analyse, cette thèse est un travail d'érudition solide et une utile contribution à l'histoire de la philosophie grecque.

La thèse française est intitulée : *la Parole intérieure, essai de psychologie descriptive. Paris, Germer-Baillière, 1881.* Ce livre, distingué et original, œuvre d'un esprit éveillé et vigoureux, éclaire d'une vive lumière une question très neuve de psychologie. La netteté et la simplicité du style en rendent la lecture relativement facile, malgré la trame fine et serrée du raisonnement. Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur cet important ouvrage qui mérite autre chose qu'une mention rapide.

On n'ignore pas ce que sont devenues les soutenances de thèses devant la Faculté des lettres de Paris. Elles attirent dans la petite salle des examens un public assez nombreux de curieux et de savants qui viennent y assister

(Gironde 18 déc. 1881)

VICTOR HUGO

comme à une représentation dramatique dont le dénoûment, il est vrai, est presque toujours heureux, mais où ne manquent pas les péripéties. Il ne suffirait pas aux juges d'avoir fourni au candidat l'occasion de montrer son savoir, s'ils n'avaient eux-mêmes trouvé celle de faire briller leur talent; il ne suffit pas non plus au candidat de répondre : il faut qu'il réponde avec agrément, et si l'on ne désire pas qu'il triomphe trop, l'on veut du moins qu'il se défende le plus possible, qu'il soit hardi tout en restant discret. Dans ce tournoi littéraire, les armes sont toujours courtoises; ce qui ne veut pas dire qu'elles ne blessent jamais.

Hâtons nous de dire que M. Egger n'a eu à souffrir ni de l'attitude du public ni de la sévérité des juges ; le public n'avait que des sympathies pour un nom honoré; les juges n'avaient que des mots aimables pour le fils d'un collègue. Au reste, M. Egger n'avait pas besoin de ces dispositions favorables ; il était homme à l'emporter de haute lutte. Sa soutenance, à laquelle ont pris part plusieurs professeurs de la Faculté, a été une belle et intéressante discussion philosophique en même temps qu'une conversation familière et amicale, pleine de déférence de la part du candidat, de bienveillance de la part du jury. M. Himly, le nouveau doyen, a ouvert la séance en exprimant d'une manière très flatteuse pour M. Egger le plaisir qu'éprouvait la Faculté à proclamer docteur le fils d'un de ses membres les plus illustres, puis MM. Waddington, Janet, Caro et Croiset ont successivement argumenté avec le candidat à propos de sa thèse latine. On a pu discuter sur la conclusion, qui a paru un peu hasardée, sur quelques textes d'une interprétation difficile ; on s'est accordé, du moins, pour reconnaître le mérite du travail.

La discussion de la thèse française s'est presque tout entière résumée dans un dialogue de M. Egger avec M. Janet. M. Caro, qui a pris la parole après M. Janet, n'a voulu que traduire en quelques mots le sentiment favorable de la Faculté sur l'auteur et sur son ouvrage, sur ses aptitudes philosophiques et sur la composition de son livre, où quelques digressions auraient pu être évitées, mais où éclatent la force de la réflexion et la finesse des aperçus.

L'unanimité des louanges faisait prévoir le jugement définitif. A cinq heures et demie, après une soutenance qui avait commencé à dix heures et demie du matin, M. Egger a été proclamé docteur ès lettres à l'unanimité. Cette unanimité ne se prodigue pas; nous félicitons M. Egger de l'avoir obtenue.

A. Couat.

concerne les finances, le général aurait dit que la ance est fortement intéressée à les gérer elle-même. Il vient que des travaux importants pourront être entre- s et exécutés dans le port de Bizerte. Il croit qu'aucune rtie des troupes françaises ne quittera la Régence. Il sur le point de faire changer le casernement des upes placées sous ses ordres.

Le même correspondant du *Daily News* dit que le néral Lambert a fait preuve pendant toute l'entrevue la plus parfaite politesse et qu'il le considère comme *gentleman* accompli et un parfait diplomate.

Nouvelles diplomatiques.

M. Challemel-Lacour, dont la santé est assez grave- ent atteinte, pourrait bien abandonner prochainement n poste d'ambassadeur à Londres. Dans ce cas, il se nsacrerait exclusivement à son mandat de sénateur.

est question de M. Tissot, ambassadeur de France à nstantinople, pour remplacer M. Challemel-Lacour. le marquis de Noailles succéderait à M. Tissot.

Les Evêchés vacants.

On lit dans le *Gaulois* :

« Nous croyons savoir que M. Paul Bert présentera s peu de jours à la signature de M. Grévy la liste des ndidats aux divers évêchés vacants. Voici quels se- ent, d'après des informations que nous croyons sûres, membres du clergé sur lesquels portera le choix de Paul Bert :

»En remplacement de M. Paulinier, archevêque de Be- çon, décédé, on nommerait l'abbé Bazin, secrétaire la Faculté de théologie de la Sorbonne, chanoine de int-Denis et gallican bien connu par ses polémiques ec les feuilles ultramontaines.

» M. Hacquart, évêque de Verdun, étant tombé en nfance, son remplacement est devenu nécessaire. Il est nestion de lui donner pour successeur un prêtre habi- é de la paroisse Sainte-Clotilde, Alsacien d'origine, ès remuant et d'humeur batailleuse, l'abbé Reinhardt e Lichty.

» Le grand âge de M. Regnault, évêque de Chartres, contraignant à prendre sa retraite, il va falloir pour- oir à cette nouvelle vacance. Le candidat, qui appar-

29e ANNÉE — N° 9317

PRIX DE L'ABONNEMENT

	1 mois	3 mois.
Bordeaux (ville).....	3 50	10 fr.
Gironde, Lot-et-Garonne, Landes, Cha- rente-Inférieure, Dordogne.....	4 25	12 »
Autres départements.	5 »	14 »

BUREAUX : RUE DE CHEVERUS, 8.

On s'abonne aussi à Paris, chez M. HAVAS, rue Notre-Dame-des-Victoires, 3 et rue Joquelet, 13 (place de la Bourse).

Les Abonnements et les annonces se paient d'avance.

BOURSE DE BORDEAUX

du 17 décembre.

3 0/0 comptant, 84 65 — dito fin courant, 84 85, 80, 82; — dito dont 25 c., 85 10.

5 0/0 comptant, 115 40, 42, 45; — dito fin courant, 115 80, 77, 75, 77, 75, 80, 77; — dito dont 50 c., 115 90; — dito dont 25 c., 116 07, 05.

Banque de France comptant, 5,975.

Nord comptant, 2,200.

Midi au 31, 1,357 50.

Nord de l'Espagne au 31, 702 50.

Voitures de Paris au 31, 835.

Obligations ville de Paris, emprunt 1869, 403; — dito emprunt 1871, 399.

Obligations du Midi, 390; — dito de Saragosse, 332 25, 332, 331 75.

Ville de Bordeaux, emprunt 1863, 99 50, 75.

Reports d'une liquidation à l'autre :

Mobilier, 2 75.

Crédit général français, 5, 7.

Autrichiens, 2, 2 25, 2 50, 2 25.

Nord Espagne, 2 50, 2 25.

Saragosse, 2, 1 75

Obligations foncières 1879, 1.

Cours de compensation :

Mobilier, 755.
Mobilier espagnol, 850.
Crédit général français, 795.
Autrichiens, 707 50.
Nord-Espagne, 700.
Saragosse, 575.
Crédit de France, 89_
Lombards, 323 75.

166

Paris, le 14 Décembre 81.

Mon cher Monsieur Victor,

Avez-vous envoyé votre thèse française à M. Beaussire? Je sais qu'il voudrait l'avoir; mais je n'ai pas voulu me déposséder de mon exemplaire en sa faveur, quoique il soit beaucoup plus capable que moi de vous lire et de vous apprécier.

J'ai eu le regret vendredi de vous entendre bien peu. Etant du bureau de l'Académie, il m'était impossible de partir plus tard que trois heures. Je me savais du reste parfaitement inutile pour vous concilier la bienveillance de vos juges qui vous étaient acquise.

Recevez, mon cher Monsieur Victor, l'assurance de mes meilleurs sentiments

Jules Girard

M. Beaussire demeure boulevard St Germain 96.

167

6a. In.

UNIVERSITÉ DE FRANCE

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
D'INSTITUTRICES

Fontenay-aux-Roses, le 16 Dbre 1881

Rép. 8 janv.

Je suis très touché, Monsieur, que vous ayez bien voulu penser à moi dès le lendemain de votre thèse. Votre livre a réveillé tous mes regrets. J'ai été instruit de votre soutenance; j'ai voulu y assister; j'ai écrit à M. Croiset pour savoir si et comment je pourrais pénétrer dans le sanctuaire; et voilà qu'au dernier moment ~~l'on~~ une indisposition m'a retenu à Fontenay. Deux jours après j'ap-

-prenais par M. Marion et M. Croiset quelle bonne et brillante fête j'avais perdue, et avec quelle force et quelle gravité vous aviez soutenu la discussion. Permet-tez-moi de vous féliciter de cette entrée en qque sorte triomphale dans le Collège des docteurs.

Votre livre à peine reçu, je l'ai lorgné, puis ouvert, puis lu çà et là, assez pour me promettre de le lire de suite et sans retard. Quel beau sujet vous avez choisi, avec quel titre charmant! Je ne me doutais pas

que vous le développerez avec cette ampleur. J'ai été frappé des deux accents austère et un peu triste des deux pages finales.

Ne trouverez-vous pas le temps de venir causer un moment à Fontenay ? En tout cas je vous remercie de nouveau de votre fidèle souvenir, et je suis heureux de l'occasion qui vous m'offre de vous assurer de nouveau de mes sentiments bien dévoués

Félix Pécaut